PORTRAIT

MARINA ROLLMAN, CHOUETTE HELVÈTE

Par Charlotte Belaich Photo Delphine Ghosarossian
— 17 mars 2019 à 20:26



Marina Rollman, chouette Helvète Photo Delphine Ghosarossian pour «Libération»

Rencontre enjouée avec l'humoriste suisse qui s'amuse dans ses sketchs, sur France Inter et sur scène, d'empreinte carbone et d'orgasme féminin.

Autant prévenir, tout ça va sûrement manquer de nuances. Marina Rollman doit bien avoir quelques défauts, mais le temps d'un spectacle et d'une rencontre n'a pas suffi à les déterrer. Elle a en revanche pas mal de qualités, manifestes sur la même durée. Marina Rollman est drôle, certes, c'est son métier, mais elle est aussi intelligente, intéressante, intéressée, chaleureuse et humble.

Ni couteau sous la gorge ni patte graissée. Simplement, il doit falloir être sacrément amer pour ressortir d'une entrevue de deux heures avec elle sans être au moins un peu charmé. Alors oui, admettons, nous sommes son cœur de cible. Entre une humoriste estampillée France Inter et une journaliste pour *Libération*, le message passe sans accroc.

Chaque semaine sur les ondes dans *la Bande originale* de Nagui et sur scène, à la Nouvelle Eve, à Paris, elle parle empreinte carbone, orgasme féminin, cuisine fusion et psychanalyse. Ça pourrait ressembler à un cliché mais la jeune femme est trop alerte - il n'y a qu'à écouter son débit - pour se laisser figer dans une posture. Elle regrette d'ailleurs l'entre-soi apparent de son spectacle, à moins que des électeurs frontistes ne soient cachés dans la salle. *«J'aime bien me dire : "Eventuellement, tu es très à droite, et il y a des trucs qui peuvent te parler."»*

Marina Rollman aime l'échange. Elle raconte, au fil de la conversation, ce qu'elle lit, ce qu'elle écoute, ce qu'elle regarde. Prend plaisir à conseiller un plat, dévie sur la cuisine japonaise, convoque Walter Benjamin, amorce une discussion sur le journalisme ou l'adoption. Avec autant d'intérêt, elle écoute, demande qu'on lui explique, qu'on lui en dise plus et donne du sens au mot dialogue. *«Non, mais t'as raison, c'est con !»* peut-elle lâcher sans hésitation quand on se permet de contester son propos. *«Ce qui est très gratifiant avec l'humour, c'est de créer des ponts mentaux avec les gens. Je pense que si j'annihile le camp d'en face et que je refuse de considérer qu'ils ont une âme, ça va pas régler le schmilblick.»* Son camp à elle, *«petite touriste qui vit dans une ville qu'elle aime, dans un quartier chic»,* elle le sait, c'est une *«petite bulle socioculturelle»*.

Née en Suisse, élevée à Genève par des parents libertaires publicitaires, elle veut d'abord travailler dans la mode, choisit finalement l'architecture et dérive vers les lettres classiques. Pas assez *«tenace»* pour faire des études, elle n'achève rien et atterrit dans la pub. C'est ce qu'on appelle un *bullshit job*. *«J'arrive pas encore à parler de ça sur scène mais il y a vraiment un truc à dire. C'est dur de décrire à quel point c'est kafkaïen. Il y a de la thune qui circule, pour rien. Je ne comprenais pas pourquoi il n'y avait pas des gens avec des fourches en bas des bureaux, parce que c'est trop malsain ce qu'il s'y passe. Si tu poses la question du sens de ce que tu fais, c'est insoluble.»* Ce besoin de conjurer le néant, de meubler le vide pour le rendre vivable affleure souvent dans son discours. Angoissée, passée par des *«épisodes dépressifs»,* elle raconte dans son spectacle - où tout est vrai, elle promet - ses rendez-vous chez le psy, dont l'un qui lui dit d'emblée qu'en effet, la vie n'a rien de bien enthousiasmant. Deux semaines plus tard, il essaiera de tuer sa propre sœur, nous apprend-elle lors de notre entretien.

Pas du genre à se planquer, Marina Rollman ne submerge pas pour autant l'autre de son ego, comme si son cas méritait d'être connu de tous. Là où d'autres feraient de leurs névroses le moteur de leur storytelling, une preuve de leur profondeur, elle est consciente de ce qu'a de commun cette quête de sens dans une société idéologiquement désaxée. Alors, pour ne pas se morfondre, elle bouge des meubles, plante des clous, a acheté un chien et pense à faire des enfants. *«Mes parents étaient dans*

un truc très bourgeois, dans le sens où la finalité, c'était bosser pour dépenser de la thune pour ta famille. Ma génération, on se prend un peu les dents sur le trottoir parce que le confort, ça allait jusqu'à ce qu'on parle de réchauffement climatique. La liberté à tout prix, oui, mais pour en faire quoi ? Le point de mire de tout ça, c'est quoi ? Je pense que je vais me mettre des gosses dans les pattes dans pas trop longtemps, pas pour eux hein, mais pour pas avoir le temps de trop penser à ma propre finitude. Ça fait du bien d'être dans un truc concret.» Mariée depuis deux ans, elle veut cependant attendre un peu avant d'ouvrir la porte à *«cette boule de démolition»* qui va éclater les fondations qu'elle a mis du temps à construire.

«A 20 ans, je vois I'm Telling You for the Last Time *de Jerry Seinfeld et je me dis "je veux faire ça".»* Elle tente alors un concours, organisé par le festival d'humour de Montreux. Un bide. *«C'était très maladroit, l'horreur ! Je sors de ce truc en me disant que je ne remonterai plus sur scène de ma vie.»* Ça durera cinq ans. Après sa parenthèse publicitaire, elle démissionne pour bosser dans un *food truck* et ainsi avoir du temps de cerveau disponible pour écrire. *«J'ai bossé un scénario qui n'est pas allé loin, et puis je me suis dit qu'il fallait soigner cette blessure d'ego. J'ai réessayé une scène ouverte en Suisse, et là, ça a marché. Ensuite, ça s'est enchaîné assez vite.»*

Sur l'estrade de la Nouvelle Eve aujourd'hui, celle que l'on compare parfois à Blanche Gardin - dans une version moins sombre - est à l'aise. *«En revanche, je n'ai plus envie de faire de scènes ouvertes. Devoir prouver ta valeur en sept minutes… Il y a quelque chose d'un peu fanfaron, un peu mâle en fait.»* Féministe - tant pis si le terme est galvaudé -, elle juge que la féminisation de la scène humoristique française a *«raffiné le propos»* mais réfute l'idée d'un humour féminin. *«Je pense que tu parles de ce que tu connais. Le seul avantage d'un regard féminin, c'est qu'on peut être attentive à des formes de discriminations qu'un mec blanc n'aurait peut-être pas vues. Au même titre qu'il n'y a pas un humour suisse mais, pour moi, être suisse en France, c'est une qualité, ça me permet de faire un pas de côté.»* Elle s'amuse par exemple de la gêne française autour du secret de l'isoloir. Elle qui ne vote pas chez nous affirme sans hésitation qu'elle aurait choisi Benoît Hamon, qui lui paraissait *«brillant»*. Sur scène, en revanche, elle laisse à d'autres les sujets politiques, moins intéressée par *«la grosse querelle de 2017»* que par les comportements humains qui structurent les conflits. Elle travaille ainsi en sociologue, scrutant autant ses congénères qu'elle-même. *«Ce que je voulais faire, c'est écrire de façon un peu analytique en étant un peu drôle en même temps. Oui, je te dis ça comme si c'était presque accessoire : "Et au fait, c'est un peu marrant."»* C'est intelligent, et très marrant.

1988 Naissance à Genève.
Septembre 2017 Début de la tournée d'*Un spectacle drôle* et des chroniques hebdomadaires pour *la Bande originale*.
Dès le 24 septembre Au Théâtre de l'Œuvre. ◆►